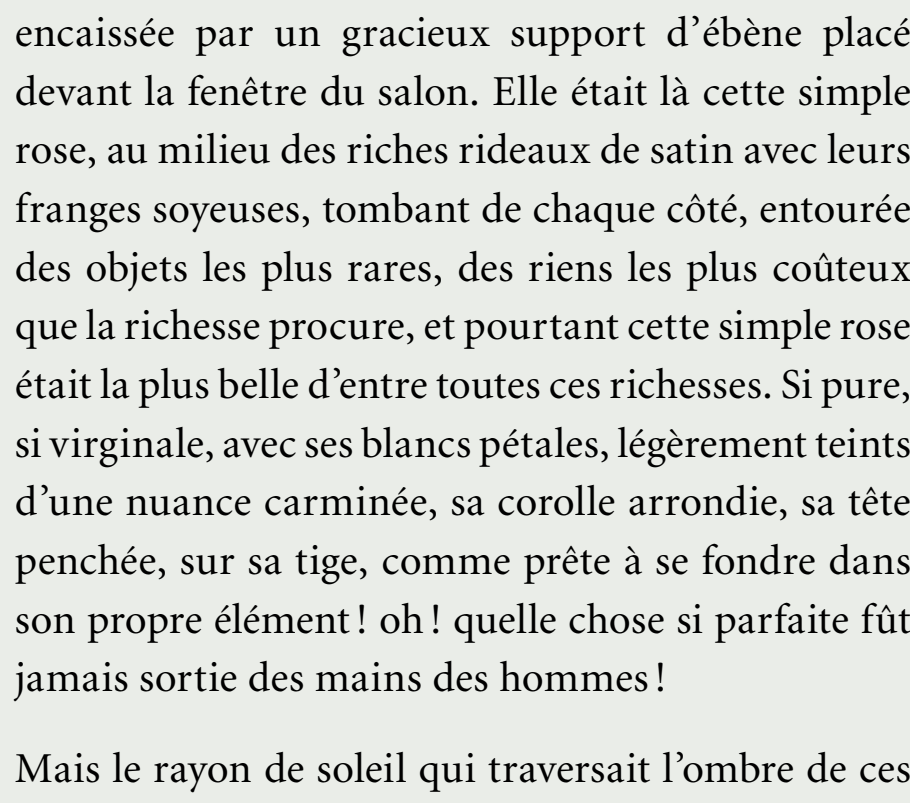


Le Rosier



Vertiges

JEAN PONS COLLETTI ÉDITEUR



Francis Holl (1815-1884),
Portrait d'Elizabeth-Harriet Beecher-Stowe, vers 1855.

I

ELLE ÉTAIT LÀ cette simple rose, dans un vase transparent vert comme la feuille du printemps, encaissée par un gracieux support d'ébène placé devant la fenêtre du salon. Elle était là cette simple rose, au milieu des riches rideaux de satin avec leurs franges joyeuses, tombant de chaque côté, entourée des objets les plus rares, des riens les plus coûteux que la richesse procure, et pourtant cette simple rose était la plus belle d'entre toutes ces richesses. Si pure, si virginale, avec ses blancs pétales, légèrement teints d'une nuance carminée, sa corolle arrondie, sa tête penchée, sur sa tige, comme prête à se fondre dans son propre élément ! oh ! quelle chose si parfaite fût jamais sortie des mains des hommes !

Mais le rayon de soleil qui traversait l'ombre de ces rideaux éclairait un objet plus divin que la rose. Couchée sur son ottomane, dans un sombre recoin, et profondément occupée d'une lecture, une beauté rivalisait de fraîcheur avec la jolie fleur. Cette joue pâle, ce beau front intelligent, cette physionomie empreinte des pensées les plus élevées, ces longs cils baissés, et l'expression de cette bouche un peu sérieuse, mais douce et résignée, cet ensemble parfait, c'était l'idéalité d'un rêve.

— Florence ! Florence ! répéta une voix joyeuse et musicale, empreinte d'une douce impatience. Tournez votre tête, lecteur ou lectrice, et vous verrez une fille jeune, légère et sémillante, le vrai modèle d'une volonté enfantine avec des yeux mobiles, un pied qui touche à peine le tapis moelleux, et un sourire qui se réfléchit dans une infinité de fossettes comme s'il multipliait vingt sourires dans un seul.

— Florence, dis-je, répéta l'espiègle, mettez de côté ce sage, bon et excellent livre, et descendez du haut des nues, pour causer avec une pauvre petite mortelle. Je cherchais dans ma pensée ce que vous feriez de votre rosier favori, quand vous vous en iriez, puisque telle est votre détermination ; et serait dommage de le confier aux soins d'une étourdie comme moi. J'aime les fleurs, c'est-à-dire un bouquet de fleurs bien variées, taillées et rassemblées, pour emporter au bal ; mais s'il faut y apporter tous ces soins, tout l'entretien nécessaire à sa culture, je ne me reconnais pas tant de dispositions.

— N'avez aucune inquiétude à ce sujet, ma chère Catherine, dit Florence avec un sourire ; je n'ai pas l'intention de mettre vos talents à l'épreuve : j'ai un asile en vue pour mon favori.

— Oh ! alors vous savez déjà ce que j'allais vous dire. Madame Marshall vous a parlé sans doute ; elle est venue hier, et je me suis montrée très pathétique sur ce sujet, lui dépeignant la perte que votre favori allait éprouver ; elle m'a répondu qu'elle serait enchantée de le mettre dans sa serre. Il est dans un état si florissant, plein de boutures prêtes à éclore ! Je lui ai répondu que vous le lui confieriez volontiers ; je sais que vous aimez tant madame Marshall.

— J'en suis désolée, Catherine, mais j'en ai disposé autrement.

— À qui cela peut-il être ? vous n'avez pas ici beaucoup d'amie intimes.

— C'est par suite d'un de mes caprices.

— Dites-moi qui, Florence ?

— Eh bien, vous connaissez, cousine, cette petite fille pâle, à qui nous confions de l'ouvrage.

— Quoi ! la petite Marie Stephens ? Quelle absurdité ! c'est bien là, Florence, encore une de vos idées maternelles de vieille fille ; habiller des poupées pour les enfants pauvres, faire des bonnets et tricoter des bas pour tous les marmots malpropres du voisinage. Je crois vraiment que vous avez fait plus de visites dans ces deux sales et puantes allées derrière la maison que dans Chesnut Street, où tout le monde meurt d'envie de vous posséder ; et pour couronner l'œuvre, vous allez donner ce délicieux bijou de la nature à une couturière, lorsqu'une amie intime, de votre rang dans la société, en estimerait le don à la plus haute valeur. Quel besoin de fleurs peuvent avoir ces sortes de gens, je vous le demande ?

— Tout autant que moi, répliqua Florence avec calme. N'avez-vous pas remarqué que la pauvre enfant ne vient jamais ici sans jeter un regard de convoitise sur les boutons qui s'épanouissent ? Ne vous souvenez-vous pas avec quelle amabilité touchante elle m'a demandé l'autre matin d'amener sa mère pour voir mon rosier, parce qu'elle aime tant les fleurs ?

— Mais songez donc, Florence, une fleur rare sur une table, au milieu de jambons, d'œufs, de fromages et de farine, étouffée dans cette petite chambre où madame Stephens trouve le moyen de laver, de repasser, de faire la cuisine et tant d'autres choses que nous ignorons...

— Eh bien ! Kate, si j'étais contrainte de vivre dans une chambre commune, et de laver, repasser et faire la cuisine, comme vous dites, si je devais employer toutes les minutes de mon temps au travail, sans autre perspective de ma fenêtre qu'un mur de briques et une sale impasse, une fleur comme celle-ci serait pour moi une jouissance ineffable.

— Bah ! Florence, vous êtes sentimentale ; les pauvres gens n'en ont pas le temps. D'ailleurs je ne crois pas qu'elle croîtrait chez elles ; c'est une fleur de serre, et habituée à une existence délicate.

— Oh ! quant à cela, une fleur ne s'enquiert pas si son possesseur est riche ou pauvre ; et les rayons de soleil qui pénètrent dans la chambre de madame Stephens, quelle que soit du reste sa pauvreté, sont aussi chauds et vivifiants que celui qui nous arrive par notre fenêtre. Les admirables créations du Seigneur sont données à tous sans distinction. Vous verrez que ma belle rose se trouvera aussi gaie et aussi fraîche que dans la nôtre.

— C'est drôle tout de même ! Si l'on veut donner aux pauvres, ils ont besoin de choses utiles : un boisseau de pommes de terre, un jambon, ou autres choses semblables.

— Sans aucun doute, les pommes de terre et le jambon sont de première nécessité ; mais après avoir pourvu à ces besoins impérieux, pourqu'en ne pas y ajouter quelques gratifications agréables qu'il nous est si facile de leur donner ? Il y a beaucoup de pauvres gens, je le sais, qui ont des sentiments exquis des beautés de la nature, et chez lesquels ces sentiments se rouillent et meurent faute d'aliments. Par exemple, cette pauvre madame Stephens, qui aimerait les oiseaux, les fleurs, la musique, autant que moi. J'ai remarqué que ses yeux brillaient chaque fois qu'ils rencontraient quelque chose de semblable dans notre salon ; et pourtant elle n'a pas les moyens de se donner l'une ou l'autre de ces jouissances. À cause de sa pauvreté, sa chambre, ses vêtements sont grossiers et simples comme tout ce qu'elle possède. Si vous aviez vu leur ravissement à toutes deux lorsque je leur ai offert une rose !

— Mon Dieu, tout cela pourrait bien être vrai, mais je n'y avais jamais songé. Je n'eusse jamais pensé que ces gens qui travaillaient si dur pussent avoir la moindre idée du goût et de l'élégance.

— Pourquoi donc voyez-vous le géranium ou la rose cultivés avec tant de soins dans de vieux pots fêlés dans les chambres les plus pauvres, ou la clématite sortir de sa botte grossière pour enrouler dans ses mille replis verdoyants les barreaux d'une fenêtre ? N'est-ce pas là une preuve que le cœur humain, quelle que soit sa condition dans la vie, aspire à tout ce qui est beau ? Vous souvenez-vous, Kate, que notre blanchisseuse a passé une nuit tout entière, après une rude journée de travail, pour faire à son premier enfant un joli habillement pour le baptême ?

— Oui, et je me souviens de m'être moquée de vous parce que vous lui aviez fait un bonnet trop élégant.

— Ma chère Ketty, je songe au contentement de cette pauvre mère lorsqu'elle contempera son enfant dans ses jolis vêtements ; et je suis convaincue qu'elle ne se fût pas montrée plus satisfaite si je lui avais envoyé un sac de farine.

— Enfin, je n'avais jamais encore songé de donner aux pauvres autre chose que ce dont ils avaient réellement besoin, et j'ai toujours aimé le faire, lorsqu'il ne fallait pas beaucoup me déranger pour cela.

— Ma chère cousine, si notre céleste Père nous gratifiait de cette sorte, nous aurions des masses grossières et informes de provisions, entassées sur terre, au lieu de jouir de cette admirable variété d'arbres, de fruits, et de fleurs.

— C'est possible, ma cousine, vous avez peut-être raison, mais ayez pitié de ma pauvre tête, elle est trop petite pour contenir tant d'idées à la fois. Ainsi faites comme il vous plaira.

Et la petite coquette se posa devant la glace pour répéter et exécuter à sa satisfaction un nouveau pas de valse.

II

Dans une toute petite chambre, éclairée par une seule fenêtre, sans tapis sur le parquet blanc, garni dans un coin d'un lit blanc, mais grossièrement couvert, d'un buffet avec quelques plats et assiettes dépareillés ; dans l'autre coin une commode, et devant la fenêtre une petite caisse de cerisier, la seule chose neuve de tout l'ameublement. Dans cette petite chambre, une femme pâle et malade était renversée dans une vieille bergère, les yeux fermés et les lèvres contractées par la souffrance. Elle se balançait pendant quelques minutes, appuyant sa main sur ses yeux ; puis elle reprit d'un air languissant l'ouvrage délicat auquel elle s'appliquait depuis le matin. La porte s'ouvrit, et une frêle petite fille de douze ans environ entra, ses grands yeux bleus dilatés et rayonnant du plaisir avec lequel elle portait dans ses mains le vase qui contenait l'arbuste tant désiré.

— Vois donc, maman ! En voici un d'épanoui et deux qui vont éclore, et tant de jolies boutures qui s'échappent des feuilles vertes !

Le visage de la pauvre femme s'éclaircit lorsque ses regards se portèrent d'abord sur le rosier, et ensuite sur les traits malades de son enfant, ou n'avaient pas brillé depuis bien longtemps d'aussi vives couleurs qu'en ce moment.

— Que Dieu la bénisse ! s'écria-t-elle involontairement.

— Miss Florence ! oui, certainement ; je savais que vous penseriez ainsi. Ne sentez-vous pas votre tête soulagée quand vous regardez cette belle fleur ? À présent, vous ne regarderez pas avec tant d'envie les fleurs du marché, car notre rosier est plus beau que tout ce que l'on voit. Il me semble qu'il vaut à lui seul tout le petit jardin que nous avions autrefois. Voyez donc cette quantité de boutons ! comptons-les ! et sentez seulement cette rose ; quel parfum ! Où le mettrons-nous ?

Et Marie, sautillant dans la chambre, plaçait son rosier dans un endroit, puis dans un autre, elle s'éloignait à distance pour en voir l'effet, jusqu'à ce que sa mère lui eut rappelé amicalement que le rosier ne conserverait sa vie et sa beauté qu'au soleil.

— Vous avez raison, dit Marie ; eh bien ! mettons-le dans notre caisse neuve ; il sera encore plus joli.

Et madame Stephens posa son ouvrage pour plier un morceau de journal sur lequel elle plaça son trésor.

— Là, dit Marie surveillant d'un œil ardent tous ces petits arrangements, c'est bien comme cela... Non, on ne voit pas les boutons entrouverts ; un peu plus tourné ; là, le voilà bien.

Et Marie fit le tour de l'arbuste, afin d'en étudier l'effet de ce côté.

— Comme c'est aimable à miss Florence d'avoir bien voulu nous en faire cadeau ! dit Marie ; elle nous a déjà comblées de bien des choses, mais celle-ci me semble la meilleure de toutes ; elle a pensé à nous, et elle a deviné notre secret désir ; c'est si rare, n'est-ce pas, bonne mère ?

Quelle douce journée ce petit présent fit passer aux recluses de cette petite chambre ! comme les doigts agiles de Marie glissèrent plus vite pendant qu'elle cousait assise auprès de sa mère ! Et madame Stephens oublia dans le bonheur de son enfant ses tourments et son mal de tête ; elle pensa, le soir, en prenant sa tasse de thé faible, que depuis longtemps elle ne s'était sentie si forte ni si courageuse.

La douce influence de cette rose ne s'effaça pas avec le premier jour ; pendant tout le froid et long hiver, les soins, la tendre sollicitude pour la conservation du rosier éveillaient une foule de sensations qui firent oublier l'uniformité et les fatigues de la vie. Lorsque le passant s'arrêtait devant la fenêtre pour en admirer la beauté, Marie était heureuse et fière le restant du jour ; la pauvre et soucieuse veuve elle-même ne restait pas insensible à ce tribut de l'étranger pour la fleur favorite.

Florence était bien loin de s'imaginer, lorsqu'elle fit ce présent, qu'un fil invisible s'y tramait pour se développer au loin et tisser la toile de sa destinée.

III

Par une froide après-midi des premiers jours du printemps, un grand et gracieux cavalier se présenta dans la petite chambre pour payer quelques confections de linge qui lui avaient été faites. C'était un étranger et un passant, recommandé par la charité d'une des pratiques de madame Stephens. Comme il se disposait à sortir, ses yeux s'arrêtèrent en admiration devant le rosier.

— Quel admirable arbuste ! s'écria-t-il.

— Oui, dit la petite Marie ; et il nous a été donné par une jeune demoiselle aussi belle et aussi admirable que la fleur.

— Ah ! dit l'étranger fixant sur l'enfant ses yeux noirs et brillants avec une expression de plaisir et d'étonnement ; et comment se fait-il qu'elle vous en ait fait don, ma petite fille ?

— Parce que nous sommes pauvres et que ma mère est malade, et qu'il nous serait impossible d'acheter un si beau rosier. Nous avions un jardin autrefois ; et nous aimons beaucoup les fleurs ; miss Florence s'en est aperçue, et elle nous a donné ce rosier.

— Florence ? répéta l'étranger.

— Oui, miss Florence l'Estrange, une bien belle demoiselle. On dit qu'elle est étrangère ; pourtant elle parle l'anglais tout comme les autres dames, mais avec une voix plus douce.

— Est-elle ici dans ce moment ? habite-t-elle cette ville ? demanda ardemment le gentilhomme.

— Non ! elle est partie depuis plusieurs mois, répliqua la veuve, qui remarqua le nuage de désappointement qui obscurcit les traits du visiteur ; mais ajouta-t-elle, vous pouvez prendre toutes les informations sur elle chez sa tante, numéro 10, rue...

— Peu de temps après, Florence reçut une lettre dont l'écriture la fit trembler. Pendant les premières années de son enfance, qu'elle avait passées en France, elle avait appris à connaître cette écriture. Elle avait aimé comme une femme de sa sorte sait aimer — une seule fois. Mais tant d'obstacles de parents, d'amis, de longue séparation, avaient passé sur des années d'angoisses, qu'elle croyait que l'Océan s'était refermé entre elle et cette main chérie ; c'est pourquoi son délicieux visage portait ces quelques lignes creusées par la tristesse.

Mais cette lettre disait qu'il était encore de ce monde, qu'il avait découvert et suivi sa trace, comme on découvre le lit d'une eau pure et limpide par la fraîcheur de la verdure qui le cache, en suivant le cours des œuvres de bienfaisance qu'elle avait semés sur la route comme l'ange de paix et de consolation. Est-il besoin d'achever ce que mes lecteurs ont déjà deviné, et ne vaut-il pas mieux leur laisser terminer eux-mêmes cette petite histoire ?

Le Rosier,

d'Elizabeth-Harriet Beecher-Stowe (1811-1896),
est paru dans le recueil intitulé

The May Flower and Miscellaneous Writings (1843),
(*Nouvelles américaines*),

traduites en français par Alphons Viollet
publié, à Paris, chez Charpentier, vers 1850.

ISBN : 978-2-89668-629-2
© Vertiges éditeur, 2018

— 0630 —

Dépôt légal – BANQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org